

Le Samedi

VOL. IV - NO. 46

MONTREAL, 22 AVRIL 1893

PAR ANNEE, \$2.50
LE NUMERO 5 CTS



GRAND PAPA.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSERTE &
CIE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 22 AVRIL 1893



Il est d'ur de voir un chapeau de six dollars sur une tête de cinq sous.

Quand un paresseux lève les yeux au ciel, les anges ferment les fenêtres.

Si vous voulez vivre longtemps, n'essayez pas de vivre plus qu'une journée à la fois.

Un homme a beau être serré en affaires, il doit donner de la corde un jour de blanchissage.

On vient d'établir qu'une tonne de diamant vaut \$36.000,000, ne vous en laissez pas imposer.

Il y a quelque chose de meilleur que de la vieille eau de vie; c'est de la très vieille eau de vie.

Celui qui ne se mêle pas aux querelles des autres n'a pas la moindre chance d'en avoir pour son compte.

Il ne sert de rien à beaucoup de gens de rencontrer le succès sur leur route; ils ne le reconnaissent pas.

Le bonheur voyage seul et ne s'arrête pas longtemps à la même place. Les peines sont une forte famille qui s'installe toujours pour l'éternité.

Comme l'état du Maine paie dix centins de prime pour chaque tête de corneille, un citoyen entreprenant en a hiverné cent couples l'an dernier. Il espère faire une petite fortune cet été.

Nous trouvons dans un grand journal une annonce que nous reproduisons gratuitement: "A vendre un chien bull dog, âgé de deux ans. Il mange de tout: il aime beaucoup les enfants."

Les prédicateurs qui aiment à représenter l'usage des alcools comme le chemin de l'enfer, feraient bien de faire observer que la glace ne reste jamais longtemps à la porte d'une buvette.

Un observateur vient de constater que les filles qui ont le nez retroussé trouvent à se marier plus vite que les autres. Qui ne sait pas que sur le chapitre du mariage les hommes se laissent conduire par le nez?

L'ART D'ÉCHAPPER A LA CORVÉE



Elle.—Je sais, Georges, que tu n'aimes pas le magasinage; mais ça n'est que pour une minute; passe donc chez Hamilton pour assortir cette dentelle!

Lui.—Ailleurs, non; mais là, ça me va. La petite vendeuse de dentelles est d'un chic!

Au bout de deux minutes.

Elle.—Cher, ce sera pour demain. Je ne puis retrouver l'échantillon.

CRITIQUE LITTÉRAIRE

L'ami.—En passant à l'épicerie du coin, il m'est tombé sous les yeux un des articles qui contenait de fameuses bonnes choses.

Le journaliste enchanté.—Vraiment! Le quel donc?

L'ami.—Je n'ai pas regardé au titre; mais il enveloppait une livre de beurre frais.

QUELLE RACE

Le marchand (fatigué des obsessions d'un commis voyageur).—Pour l'amour de qui vous voudrez, décampez au plutôt. Vous me donnez l'envie de me couper le cou.

Le commis voyageur, (sans sourciller).—Oh! alors, monsieur, je crois que nous allons faire des affaires. A part ce que je vous ai énuméré déjà, je possède les plus beaux échantillons de coutellerie. Permettez que je vous fasse voir mesr asoirs.

SOLLICITUDE CONJUGALE



Elle.—Georges, quel horrible rêve j'ai fait! Tu étais mort et...

Lui (enchanté de cette sollicitude).—Tut, tut! On ne s'attache pas à une futilité comme celle-là.

Elle.—Futilité! Mais la fin de mon rêve, c'est que tu n'avais pas d'assurance sur la vie!

QUAND ON AIME

Ce fut une audace extrême,
Je le reconnais, d'oser,
Vous demander un baiser,
Mais on est fou quand on aime!

Si comme mon cœur lui-même
L'amour brûlait votre cœur,
Vous auriez moins de rigueur:
On est élement quand on aime.

De mes maux, de mon front blême
Vous vous riez, je le vois,
Et j'ai des pleurs dans la voix.
Est-on bête quand on aime!

GEORGES GILLET.

PAS DE PREMIÈRE JEUNESSE

Mlle de Laquarantaine.—Moi, j'aime Paris, j'y ai même passé mon enfance.

Monsieur Piquant.—Vraiment! Quelle espèce d'homme était Robespierre?

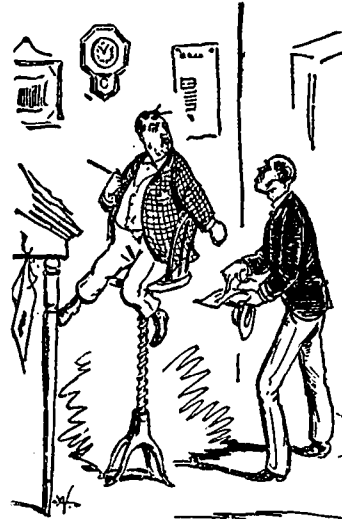
MAUVAIS MARI

Lui.—Comment te trouves-tu des nouveaux remèdes?

Elle.—Tout à fait bien. Je me suis vu renaître.

Lui.—Bonté divine! Tu ne vas pas insinuer que tu as deux jours de naissance et qu'il va te falloir un cadeau à chaque anniversaire?

UNE VÉRITÉ DE TOUS LES JOURS



Le banquier.—Mais je ne puis pas encompter votre billet! Je ne vous ai jamais vu. Allez chez ceux qui vous connaissent.

Le postulant.—Plus ils me connaissent, plus ils me refusent.

DOUBLE EMPLOI

La jeune femme.—Que vais-je faire! Pour ma salade au poulet, il me faudrait du clou de girofle, et il n'y en a pas du tout dans la maison.

La cuisinière.—Est-ce qu'au théâtre hier soir, monsieur n'est pas sorti pendant les entre-actes?

La jeune femme.—Mais, oui, qu'est-ce que ça fait?

La cuisinière.—Son paletot est là-bas, allez voir dans ses poches; vous êtes sûre d'y trouver du clou de girofle.

DIFFÉRENCE SENSIBLE

Le père.—Bon, encore un cigare! Combien l'as-tu payé?

Le fils prodigue.—Celui-ci est de vingt cinq centins.

Le père.—Vois la différence! Je fume des cigares de cinq centins et je suis satisfait. Tu n'es pas raisonnable.

Le fils.—Oui, mais c'est différent. Tu ne fumes qu'une couple de cigares par jour; alors tu ne t'aperçois pas s'ils sont mauvais ou bons; tandis que moi, j'en fume une vingtaine.

BADINAGE

Le SAMEDI accuse réception du "Hoffmann's Catholic Directory". C'est un volume très précieux pour tous ceux qui font affaires avec messieurs du clergé tant des Etats-Unis que du Canada. Le "Hoffmann's Catholic Directory" contient les noms et adresses de tous les prêtres, religieux, les communautés religieuses, chapelles, églises, couvents, collèges et autres de tous le Dominion et des Etats-Unis. C'est un superbe volume de 848 pages, et il contient les informations les plus précises pour les gens d'affaires. Tous devraient se procurer un exemplaire du "Hoffmann's Catholic Directory". Nous remercions cordialement messieurs Hoffmann, pour l'envoi gracieux de leur volume.

VERS TRAGIQUES RIDICULES

Geoffroy, le sévère critique, a écrit dans une tragédie de collège :

Toi, ministre sacré, non d'un dieu, mais d'un homme.

Le P. Gilles de la Santé fait dire par un fils à son père aveugle :

O mon père, prenez, prenez l'un de mes yeux !
Borgne, je verrai moins lorsque vous verrez mieux.

Dans les œuvres du P. du Cerceau, un chène dit à une abbesse à qui l'on fait cadeau d'un plancher :

Qu'elle me foule aux pieds dans son appartement.

On connaît l'ode de Malebranche :

Il nous fait ce jourd'hui le plus beau temps du monde,
Pour aller à cheval sur la terre et sur l'onde.

LÉO CLARETIE.

—L'un de nos collaborateurs a eu, l'année dernière, l'heureuse idée de provoquer la recherche de vers tragiques et autres empreints d'un fort caractère de burlesque, et l'entreprise, à laquelle beaucoup d'entre nous se sont intéressés, a produit d'excellents résultats.

Ne pense-t-on pas qu'il serait temps de faire diversion aux soucis du moment en nous attaquant maintenant au genre "romances" et en exhumant de la spécialité les plus remarquables fragments possibles ?

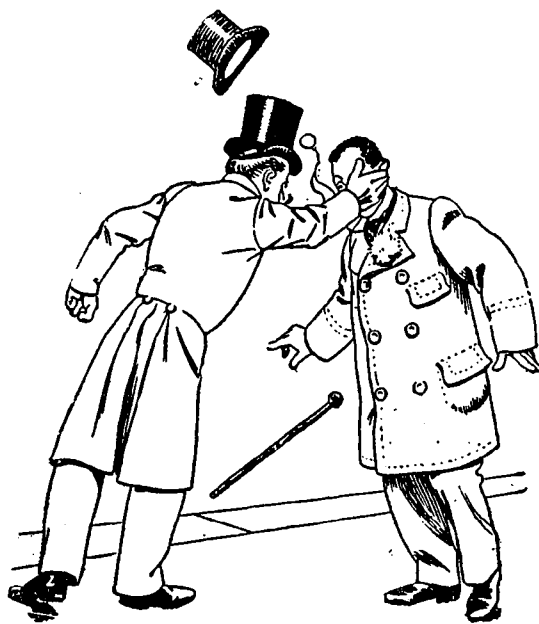
Surtout, qu'ils dépassent en niaiserie ce qu'on est en droit d'attendre d'un monsieur qui compte sur le vacarme du piano.

J'ouvrirai le feu par les citations suivantes :

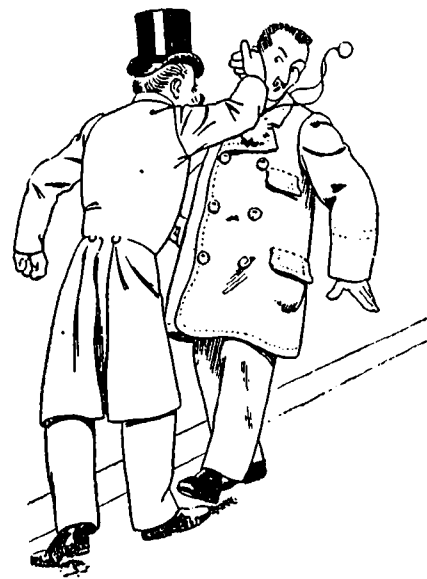
COMMIS MAL TOMBÉ



Le commis. — Je vous recommande ces chaussettes ; vous allez voir si elles conservent les pieds chauds.
Le vétéran (qui a perdu les deux jambes). — Qu'est-ce que je me fiche de vos chaussettes ! Donnez-moi deux fourreaux de parapluie.



I



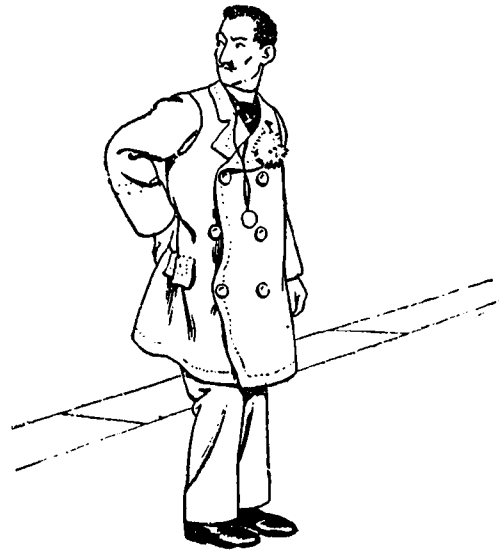
II

!!



III

!!!



IV

(H. Gerbault.)

—J'espère, monsieur, que c'est une plaisanterie

La voir était mon plus beau jour.
(*Elle est partie!* romance, vers 1840.)

Recommandant son bienfaiteur à Dieu,
Le bon vieillard essuya son œil bleu.
(*Le Pauvre*, id.)

Je suis une pauvre orpheline,
Hélas ! j'ai perdu tour à tour
Mon père dans la Palestine,
Et ma mère en voyant le jour.
(*L'Hospitalité*, id.)

Près d'un village, un bois borde la route ;
Vous y viendrez. — Propice est son terroir.
Vous y viendrez, car vous savez sans doute
Que l'un de nous ne doit plus se revoir !
(*La Prorogation*, id.)

L'infortuné se munit d'une armure,
Prend un poignard et se perce le sein.
(*La Jeune fille (!) d'Orléans*.)

Et celle ci, pour finir ; il s'agit d'un brick :

Tu verras galamment comme un Turc s'empare
Sans jamais écouter d'inutiles discours !
(*Le Klephte*, id.)

H. B.

—Le Camp des Croisés offre encore les vers suivants :

Léa, Léa, tu crois
Qu'un soldat de la croix peut aimer sans sa croix !

Voici votre prie-Dieu ; ce soir, après la vôtre,
Si je ne suis pas là, vous en ferez une autre.

Le Camp des Croisés n'a pas été représenté aux Français, mais à l'Odéon.

C'est à la première représentation au théâtre Français d'une Famille au temps de Luther, de Casimir Delavigne, qu'Alexandre Dumas adressa

à son homonyme Adolphe la réplique rapportée par l'Intermédiaire.

Les deux Dumas se trouvaient ce soir-là dans la loge de Marie Dorval, Adolphe dit à Alexandre : " On dira les deux Dumas comme on a dit les deux Corneille." Alexandre ne répondit rien, mais à la sortie de la loge de Marie Dorval, il serra la main d'Adolphe en lui disant : " Bonsoir, Thomas !"
R. X.

—Si l'on touche à l'opéra-comique, la mine sera inépuisable. Restons dans le genre sérieux. Relevons dans le grand Hugo la fin de l'apostrophe à Charlemagne :

... Par où faut-il que je commence :
Vous m'avez répondu : Mon fils, par la clémence.
GÉDÉON.

—Puisqu'on fait intervenir Scribe dans la série, j'en profite pour rappeler cette perle trop oubliée de *Jaynarita l'Indienne* :

Glissons-nous dans l'herbe
Comme le serpent
Qui, fier et superbe,
S'avance en rampant !

Et parlerons-nous des phrases ridicules en prose ? A moi, Sarcey ! Dans son compte rendu de *l'Odette* de Sardou, il a buriné cette phrase mémorable : " On dirait un de ces duels où l'une des deux lames s'enfonce dans la poitrine de l'autre."

Il faut la savourer longuement avant d'en citer d'autres.—(*L'Intermédiaire*).

Topo.

L'AVENIR DÉVOILÉ



I
Le train en vue,
et c'est le dernier.

II
L'omnibus riche
gère, à portes
étroites.

III
Chef-d'œuvre de
stratégie. Porte-
resse impronable.

IV
Argument ins-
tissable en faveur de
l'élargissement des
rues.

V
Les rapproche-
ments sont défen-
dus.

VI
Aussi difficile de
monter en voiture
que de faire passer
un chameau dans
le trou d'une ai-
guille.

VII
Chapitre à ajou-
ter sur l'étiquette
des bûches.

QUAND NOUS AURONS LA CRINOLINE

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Mme Gibou entre précipitamment chez Pépicié du coin.

— Vite, je suis pressée. Donnez-moi du riz pour mon mari, et qu'il soit bon, c'est pour le faire crever.

En police correctionnelle.

Le président. — Accusé, êtes-vous marié ?

L'accusé (d'un ton insinuant). — Monsieur le président a peut-être une fille ?

Consultation gratuite :

— J'ai le hoquet ; fais-moi peur.

— Prête-moi cinq louis.

— Merci ! c'est passé.

Nos bébés.

— Eh bien ! Yvonne, c'était joli, la pantomime ?

— Oui, maman ; seulement aucun acteur ne savait un mot de son rôle !

Boulevardiers :

— Vous n'avez jamais eu peur dans votre vie ?

— Une seule fois, c'est le jour où j'ai failli me marier.

Chez le chemisier :

— Une paire de bretelles ?

Le commis les enveloppe, les remet au client avec un gracieux sourire, puis questionne :

— Et avec cela, Monsieur.

— Avec cela ? Eh bien, je ferai tenir mon pantalon.

Au tribunal :

— Vous êtes un brutal. Il paraît que vous battez votre femme avec une tringale de fer.

— Ça, mon président, c'est par économie. J'ai cassé plus de vingt manches à balai.

Un banquier jouait le bésigue avec son fils âgé de dix ans.

Le petit filait la carte.

— Je vois bien qu'il me triche, dit le père à son entourage, mais je ne dis rien parce que cela le forme.

— Est-il vrai que V... soit un lâche ?

— Lui ? il a failli avoir un duel.

— Vraiment ?

— Il en a même eu la première moitié... le soufflet.

Lili a des caprices, surtout à table. Par exemple, elle manifeste à l'égard du veau une aversion toute particulière.

—Tu vas en manger, lui di-ait sa mère l'autre soir, autrement j'appelle l'ogre.

—C'est ça, maman, appelle-le... il le mangera, lui!

Calino assiste un de ses amis dans un duel au pistolet.

On place les adversaires en face l'un de l'autre, à vingt-cinq pas.

—Permettez, messieurs, intervient Calino; je voudrais m'assurer si les adversaires sont à égale distance l'un de l'autre.

A la correctionnelle.

Le prévenu est traduit devant la justice pour avoir volé son couvert en dinant dans un café du boulevard. C'est un voleur coutumier du fait.

Le président.—Qu'avez-vous à dire pour votre justification? Voilà la sixième fois qu'il vous arrive de voler ainsi à table.

Le prévenu.—A table, oui, mon président. Mais ailleurs, non! Je ne prends jamais rien entre mes repas.

Un locataire, qui connaît les habitudes de son concierge, sort de chez lui avec un camarade, à onze heures du soir. Son absence doit durer deux ou trois heures.

Aussitôt le cordon tiré, le locataire sort, referme la porte, puis sonne violemment et s'éloigne.

—Pourquoi sonnes-tu? demande l'ami.

—C'est pour que le concierge ait le temps d'ouvrir d'ici à ce que je rentre.

Le bohème Z..., de mise et de tenue est assez correct—mais il a rarement cinquante centimes pour s'offrir une absinthe.

Hier, pendant qu'il flânait dans un magasin de nouveautés, il sent une main se glisser dans sa poche; immédiatement, il appréhende le voleur au collet, puis tirant son porte-monnaie, il pouvre tout grand aux yeux du pic-pocket ahuri et s'écrie:

—Tu voulais donc en remettre?

On passait, à Bordeaux, l'examen des aspirants capitaine de long cours.

—Que feriez-vous à votre mat de perroquet, si en pleine mer, il arrivait un grain?

—Monsieur, je ferais manger le grain au perroquet.

Dans un établissement de bains:

—Garçon, comment se fait-il que je ne retrouve pas mon pantalon?

Le garçon cherche de tous côtés et, ne trouvant rien:

—Monsieur est bien sûr d'être venu avec?

TROP DE CONCURRENCE



Le père.—Rappelle-toi, mon fils, que Georges Washington est devenu le plus grand homme de son pays, et cependant il n'a jamais dit un mensonge.

Le fils.—C'est possible, parce que ce n'était pas nécessaire. Dans ce temps-là, il n'y avait pas autant de petits garçons qu'aujourd'hui.

Fin de consultation:

—Vous n'entendez, mon cher malade Régine fortifiant, de l'exercice, et surtout... un cigare, un seul cigare après le dîner.

Huit jours plus tard:

—Eh bien? ce régime...

—Ça va mieux, docteur, ça va même bien... Sauf le cigare!

—?

Dame!... Moi qui n'avait jamais fumé!

Couloir de Mazas.

—Quand vient votre affaire, cher banquier?

—Samedi, cher notaire.

—Vous avez un avocat?

—Je me suis offert du huit...

—Bast... la veille des Ramenaux!

Ce Boireau, proche parent de l'illustre Guiballard, est réellement intarissable en fait de mots à mettre sous verre.

Voici le dernier, qu'on a cité, hier au soir, devant nous.

Notre Boireau est dans le monde, quartier de la Chaussée-d'Autin.

Une jeune dame entre en conversation avec lui et lui fait compliment de sa superbe chevelure de jais.

—Oh! les beaux cheveux, monsieur! Qu'est-ce que vous mettez dessus?

—Mon chapeau.

Que de gens font de l'esprit sans le savoir et sans le vouloir!

Ces jours derniers, un jeune voyageur du Périgord descend dans un petit hôtel meublé, boulevard Saint-Germain.

—Votre nom, monsieur? demande le maître de l'hôtel.

—Victor de Trémadeuse, natif de Nontron, monsieur.

—Très bien. Votre profession? Que faites-vous?

—Mais je ne fais rien, monsieur.

—Ah! très bien.

Et l'hôtelier écrit sur son registre:

—“Etudiant.”

On parle du mystérieux Raph., l'X... du chèque.

—J'ai deviné! Il s'agit d'une charmante artiste.

—Raphaëlle Sizos?

—Précisément, cela explique le coup de... ciseaux dans la liste d'Audrieux.

Sous les pommiers.

Un paysan normand et un colporteur dialoguent.

LE COLPORTEUR.—Ah! ah! vous devenez vieux maître Bellhomme! Vous vous ennuyez... Vous devriez vous retirer à la ville.

LE PAYSAN.—Je dis pas non, mais je dis pas oui. A la ville, la vie alle y est trop chère. Ma femme, alle est mangeuse; mon fic, il est paralytique... Je ne pourrais faire cela que si la chance alle voulait que j'aie le “malheur” de perdre toute e ma famille!

Le vieux Coupunliard, le célèbre grigou, cherche une chambre meublée.

—Combien celle-ci pour huit jours? demande-t-il à un maître d'hôtel.

—Trente francs.

—Laissez-là moi à vingt-cinq.

—Huit jours, je ne peux pas.

—Voyons... Les jours sont si courts dans cette saison!

MAGISTRAT USURAIRE



Le magistrat.—Il est évident que vous l'avez volé, ce poulet. Dix piastres d'amende.

Le prisonnier.—Vous plaisantez; si j'avais voulu le payer, je l'aurais eu pour soixante sous.

On trouve tout dans les écrivains d'autrefois. Par exemple, voici ce qu'un chercheur a pu trouver dans Jacques le Fataliste, l'un des chefs-d'œuvre du grand Denis Diderot:

—Quel est le plus grand écrivain du siècle?

—C'est toujours le dernier mort.

Une jeune fille est contrainte par sa famille à épouser un vieux monstre fort riche.

Le maire lui demande:

—Mademoiselle Z..., consentez-vous à prendre M. X... pour époux?

—Hélas! monsieur, répond la pauvrete en pleurant, vous êtes le premier qui m'avez consultée à ce sujet!

—Sait-on comment on appelle, depuis quelques jours, le Berliner Tageblatt?

—Voyons...

—Le Pas de blagues de Berlin!

Entre pères de famille:

—Alors vous ne mariez pas votre fille à M. André?

—Je ne crois pas que les deux jeunes gens sympathisent.

—Les avez-vous quelquefois réunis?

—Oui. Cet hiver, nous avons échangé plusieurs bals sans résultat.

Le plus accapareur de nos grands faiseurs d'affaires disait à un riche rentier:

—Venez avec nous et, dans trois ou quatre ans, vous serez un des maréchaux de l'industrie.

—Oh! répond l'autre, dans cet ordre-là, il n'y a que des chevaliers.

L'esprit de Simplicite.

LETRE D'UN SOLDAT

“Le Tonkin qu'on prétend charmant,

“Offre plus d'un désagrément;

“C'est tous les jours, bataille et rixe,

“Bien fol est qui s'y fixe.”

PRÉCOCITÉ

La mère.—Où est le morceau de viande que j'ai laissé ici quand je suis allé répondre à la porte?

Réné (qui porte pantalon).—Je l'ai donné à Fido.

La mère.—A Fido! Et pourquoi?

Réné.—Il le regardait avec des yeux d'envie; tu sais, moi, je sais comprendre au moindre signe.

L'histoire naturelle à la portée de tous



Elle. — Qu'est-ce qu'il a au dos ?
Lui. — C'est de la famille des chats. Tu vois, il veut se faire flatter.

CŒUR BRISÉ

Ils s'étaient vus pour la première fois dans un bal. Lui, jeune et joli garçon, avait dans son visage et dans ses manières cet air de noblesse et de courtoisie qui plaît tant aux jeunes filles. A vingt-trois ans, riche, orphelin et seul maître de sa fortune, il était attaché au ministère des affaires étrangères ; très mondain, il était de toutes les fêtes, et partout où l'on dansait et s'amusait, l'on était sûr de rencontrer Jacques Hautecœur. C'était du reste, un charmant cavalier ; sa fine moustache blonde et ses grands yeux bleus avaient déjà remués bien des cœurs ; mais lui, toujours léger, volage, avait parcouru son chemin, le sourire sur les lèvres, comme un triomphateur invincible.

Mais, ce soir-là, son cœur ressentit une violente secousse à la vue d'une charmante valscuse qu'on venait de lui présenter.

Elle était fort jolie, avec le maintien chaste et timide de toute jeune fille faisant son entrée dans le monde ; c'était son premier bal.

La mère, une digne femme, n'avait pas eu, comme bien d'autres, depuis son mariage, une vie très heureuse : son mari, un joueur effréné, avait bientôt quitté le toit conjugal après avoir entamé fortement le dot de sa femme : dès ce jour, la mère et la fille avaient vécu ensemble, loin du monde et du luxe, s'adorant mutuellement.

Pourtant, Jeanne avait grandi et venait d'entrer dans sa dix-huitième année ; sa mère songea alors à lui trouver un époux qui lui fit connaître les joies et les plaisirs dont elle avait été privée elle-même. Hélas ! la pauvre mère devenait vieille et sentait ses forces l'abandonner : elle redoutait l'avenir pour sa fille chérie.

Jeanne venait donc de faire son entrée dans le bal, gracieuse dans une robe aussi simple qu'élégante ; son épaisse chevelure ondulée courant en boucles folles sur son cou d'albâtre, ses yeux bruns pleins de mélancolie et de douce tristesse, sa taille fine, élancée, soulevèrent sur son passage un murmure d'admiration.

Ils se virent, ils s'aimèrent. Dès ce jour, ils se rencontrèrent partout. Jeanne n'était nulle part sans que Jacques fût à ses côtés ; bientôt, on chuchota de cette liaison, — les jalouses sont si méchantes ! La mère de Jeanne dut même intervenir, mais les jeunes gens s'en aimèrent davantage, et leur union semblait prochaine.

Soudain, un événement imprévu vint détruire leur bonheur. Un soir, Jacques fit la connaissance d'un ami d'occasion, et sans avertir personne, partit pour les pays lointains.

Jeanne, d'abord étonnée, puis inquiète, troublée, finit par se résigner.

Alors, les deux femmes reprirent leur vie d'autrefois, silencieuses et muettes ; la mère, déjà affaiblie, ne tarda pas à succomber sous le coup de ce nouveau malheur, et le soir de ses funérailles, Jeanne, abandonnant toute sa fortune aux pauvres, entra dans les ordres ; elle se fit sœur de charité.

N'en avez-vous jamais rencontré dans les rues de la capitale, de ces vierges à l'œil pur, vêtues de noir, le front caché sous un bandeau de lin et portant à la ceinture la croix qui les protège ; leur vie est un dévouement, elles se consacrent tout entières au service des pauvres et des malades, et leur seule joie, leur seul plaisir est d'arracher à la mort les infortunés moribonds confiés à leurs soins.

Six mois s'étaient écoulés, Jeanne était attachée à l'Hôtel-Dieu ; elle s'était donnée corps et âme à sa vocation nouvelle, et souvent, lorsque son cœur meurtri lui rappelait le passé, le bonheur en-

treveu, son beau Jacques, le sourire sur les lèvres, alors, le chagrin l'étonnait et ses yeux se remplissaient de larmes ; mais, refoulant bien vite ces tristes souvenirs, elle reprenait avec plus d'ardeur son œuvre de dévouement.

Une nuit, on transporta dans la salle où elle était de garde le corps d'un homme jeune encore, mais pâle et livide ; aussitôt, Jeanne désigna le seul lit qui restât encore libre et s'approcha pour aider les porteurs ; mais soudain, son cœur tressaillit, son visage s'altéra ; elle se mit à trembler et tomba sans connaissance dans les bras de l'interne. Le jeune homme que l'on venait de déposer sur le lit n'était autre que Jacques.

Oui, c'était lui... On l'avait trouvé étendu sur le trottoir ; il s'était tiré deux coups de revolver dans la tête. Son roman était bien simple : celui de beaucoup d'autres. Il avait voyagé beaucoup ; et conséquence de sa folie, cet ami qu'il ne connaissait pas avant son départ, lui avait volé sa fortune. Et n'ayant plus le sou, il se fit sauter la cervelle.

DIFFÉRENCE SENSIBLE



Une dame charitable. — Qu'as-tu à pleurer, ma chère ? T'es-tu égarée ?
L'enfant (sanglotant). — Non ; c'est maman qui est perdue.

TROP RESSEMBLANTS



Monologue des deux côtés. — En avons-nous de la chance d'être séparés par les barreaux ?

Jeanne revint bientôt à elle et, attribuant ce léger malaise au saisissement que lui avait produit la vue des deux trous béants, elle se mit rapidement à panser les blessures du moribond ; ses doigts tremblaient encore, mais elle acheva sans faiblir sa tâche douloureuse.

L'interne, après le premier pansement, s'était éloigné, recommandant le repos le plus absolu, car le cas était grave.

Jeanne se mit alors à veiller, murmurant des prières pour la délivrance de Jacques qui reposait sous ses yeux, semblant dormir son dernier sommeil.

Comme il était changé ! Seul, son gracieux sourire ne l'avait pas quitté et donnait encore à son visage maigre et livide son expression des beaux jours.

Dans cette demi-obscurité, Jeanne, debout près du lit, ne le quittait pas du regard, elle sentait sa propre blessure s'entr'ouvrir et craignait que ses forces ne l'abandonnassent ; mais son amour était plus fort, et elle continua ses prières en versant des larmes...

Au bout d'une heure, Jacques sembla remuer, il souleva doucement ses paupières et promena son regard tout autour de lui ; puis, tout à coup, une brusque secousse ébranla son corps, pendant qu'une vive surprise se peignait sur son visage. Il essaya de se soulever, mais ses forces le trahirent ; il retombla inerte dans les bras de la sœur, murmurant à voix basse : " Pardon, Jeanne, pardon " et ce fut tout ; son dernier soupir s'exhala.

JULES HEITZ.

LA ROSE D'OR PONTIFICALE

Je lis, dans les *Antiquités chrétiennes* de MM. Jacquin et Ducz, que le pape bénit cette fleur artificielle, le quatrième dimanche du Carême, dans la chambre des parements ; puis, il se rend à la chapelle, tenant la rose de la main gauche, et donnant de la main droite, les bénédictions accoutumées. Pendant la messe, chantée par un cardinal prêtre, la rose reste sur l'autel. La fleur bénite est ensuite envoyée par le pape à quelque prince ou princesse. Cette cérémonie fut instituée par Urbain V, en 1366, et la première rose d'or fut offerte à Jeanne, reine de Sicile.

T. PAVOT.

(L'Intermédiaire)

Ripans Tabules curo jaundice.

DISSERTATION PHILOSOPHIQUE



Elise. — Le fiancé est assez gentil ; mais, mon Dieu, pas de moustache !
Era. — Tu ne vas pas croire au dicton qu'un baiser sans moustache c'est comme un œuf sans sel.
Elise. — Quant à cela, je n'en sais rien ; car de toute ma vie, je n'ai jamais...
Era. — Ta, ta ! Tu ne me diras pas que tu n'as jamais...
Elise. — Jamais mangé un œuf sans sel.

DEVOIR DIVISÉ

La scène se passe sur un petit bateau à vapeur. Le premier matelot est en avant et le capitaine tient la roue en arrière.

Le premier matelot. — Capitaine, vous feriez mieux d'aller unpeuplus au large.

Pas de réponse.

Le premier matelot. — Capitaine, je vous dis que vous feriez mieux d'aller plus au large.

La capitaine (ennuyé). — J'irai où je voudrai ! Prenez soin de votre bout et j'aurai soin du mien.

Quelques minutes plus tard, le matelot jette l'ancre en avant du bateau.

Le capitaine. — Qu'est ce que cela veut dire, vous jetez l'ancre !

Le premier matelot. — Prenez soin de votre bout, j'ai soin du mien.

QUEEN'S THEATRE

LA TROUPE GORMAN



Le gais ménestrels d'autrefois ont laissé une bonne descendance. Les Gorman et leur excellente troupe sont à la hauteur de la tradition.

Les chœurs ne méritent que des éloges et les solistes Edward Garvie, George Brunton, Thomas Evans, J. Harper n'ont gagné que des admirateurs.

M. George Brunton dans cette lyrique mélodie : " He was a soldier " avec sa voix si juste, si sympathique a été admiré.

Citons le chant " The Gay Marines " rendus par MM. John Gorman, Whallen, Thompson et Nash. Le quatuor est superbe de discipline et d'ensemble

Evans, spécialiste dans les exercices aux massues, P. J. Kenyon, équilibriste extraordinaire, égalent les plus forts joueurs du genre.

La représentation des Ménestrels Gorman est marquée de bon goût. La musique, la danse, l'esprit et le piquant des monologues et dialogues révèlent des acteurs de grandes qualités.

La pièce de la fin : " The Golden Ball, " est

Le pharmacien (versant un liquide quelconque d'un bocal) — Voici quelque chose de magnifique. Prenez-en trois fois par jour ; mangez beaucoup de potage, de viande, de légumes, et ne prenez pas d'exercices violents.

Le client très gras, cinq minutes plus tard. — Je voudrais avoir quelque chose qui puisse me faire maigrir.

Le pharmacien (prenant du même liquide du même bocal) — Voici quelque chose de merveilleux. Prenez en trois fois par jour. Mangez peu de potage, peu de viande et de légumes, mais en revanche, ayez beaucoup d'exercice violent.

MESURE DE PRÉCAUTION

Madame Serrelapouine. — Votre Honneur, est-ce que je puis avoir un mandat d'arrestation contre mon mari, qui m'a frappée hier ?

Le juge. — Certainement, madame.

Madame Serrelapouine. — Je viendrai le chercher dans un mois.

Le juge (stupéfait). — Dans un mois ! Pourquoi cela ?

Madame Serrelapouine. — Je vais vous dire, Votre Honneur ! Quand mon mari a commencé à me battre hier, moi, je me suis fâchée, puis j'ai pris un balais et je lui en ai donné un coup sur la tête. Il est à l'hôpital Notre Dame, et les médecins disent qu'il ne pourra pas sortir avant un mois.

PLUS OU MOINS

Premier associé. — Comment s'appelle mangeant ?

Second associé. — M-a-n-g-e-a-n-t !

Premier associé. — Justement comme je l'ai écrit.

(Mais aussitôt après, on entendit le bruit d'un canif grattant du papier.)

THÉÂTRE ROYAL

LA TROUPE RENTZ-SANTLEY

une autre parodie de la découverte de l'Amérique. Il est certain que d'ici à la fin de l'Exposition, le théâtre veut nous faire savoir que l'Amérique a été découverte en 1492. Il n'y a pas de mal à cela, surtout quand le ton est au bon diapason.

Il faut voir les Gorman et leur troupe pour bien les apprécier.

Remède Mer-veilleux

Le client très maigre. — Je voudrais avoir un remède pour me faire engraisser.

Les amateurs de burlesque et des variétés auront une semaine remplie au Théâtre Royal.

Les " spécialités " de Rentz et Santley sont renommées et il est très vrai qu'elles sont dans le mieux du genre.

A compter de Harry LeClair, vraie perfection dans les rôles féminins, jusqu'aux figurantes, la représentation est menée avec entrain, verve et brio par de brillantes actrices et de très forts acteurs.

Les excentricités de Goldy et Saint-Clair, la danse de Mlles Lottie Elliott et Edroma, la gymnastique bouffonne des frères Fulton et de Edward Warren ont provoqué des appels multiples.

L'acteur typique, Harry Leclair, vaut toute une troupe à lui seul. C'est un imitateur sans rival, doué d'une voix souple, flexible, riche de ton et superbement exercée.

Il y a foule au Rroyal, et il en sera de même toute la semaine. La semaine prochaine : Master and Man.



LES POURQUOI

Dans un bureau, premier commis. — Pourquoi n'enlèves-tu pas ton gilet pour travailler ?

Second commis. — Parceque je veux conserver ma chemise propre.

Dans un autre bureau, premier commis. — Pourquoi n'enlèves-tu pas ton gilet pour travailler ?

Second commis. — Parceque je veux cacher ma chemise sale.

PINCÉE DE CONSEILS

Si vous venez d'être piqué par une guêpe, coupez un oignon et placez-en une tranche assez épaisse sur la piqûre.

Si, en buvant, on avale une guêpe tombée dans la boisson et à moitié asphyxiée, il faut mâcher un petit oignon et en avaler le suc.

LA PERFECTION EVANGÉLIQUE



Charles. — Hein ! Tu veux te marier ? Tu oublies que l'Évangile recommande fortement le célibat.

Alfred. — Mais l'Évangile dit aussi qu'il n'est pas bon que l'homme soit seul.
Charles. — Précisément ; c'est le texte qui justifie l'existence des clubs. Comprends-tu ?

HISTOIRE D'UNE TÊTE DE VEAU



I
Madame Jolibois reçoit demain toute sa famille à dîner. Aussi, une belle tête de veau lui paraît indiquée.

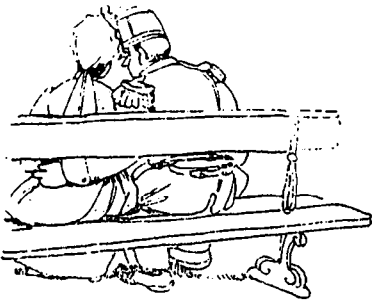


II
Joséphine, qui a oublié son panier, prie le charcutier de lui envelopper sa tête.



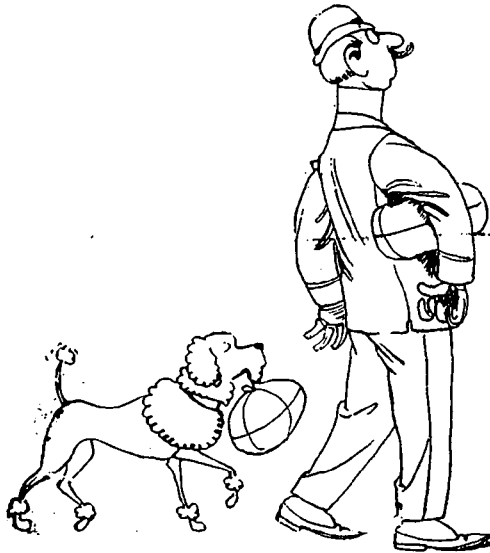
III
Puis, elle fait la rencontre de son cousin Isidore.

De son côté, M. Gontran de Quelboeck se rend chez Paula pour lui souhaiter sa fête.



IV

Le chien de Gontran pense, aussi de son côté, que personne ne songe à fêter son jour de naissance, qu'il juge à propos de se fêter lui-même.



V

Gontran prépare un discours de circonstance, chemin faisant, avec l'éloquence qu'on lui connaît.



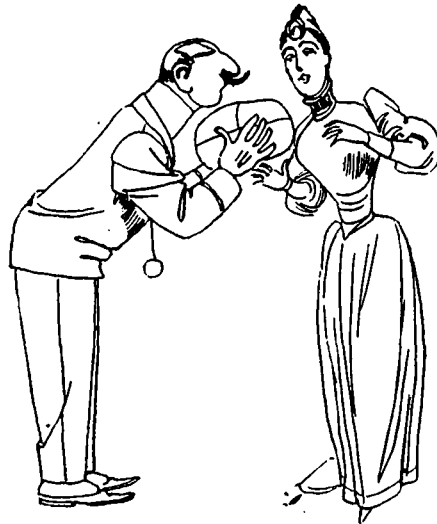
VI

Il est interrompu par un furieux coup de vent. Les marrons font la culbute par-dessus le parapet.



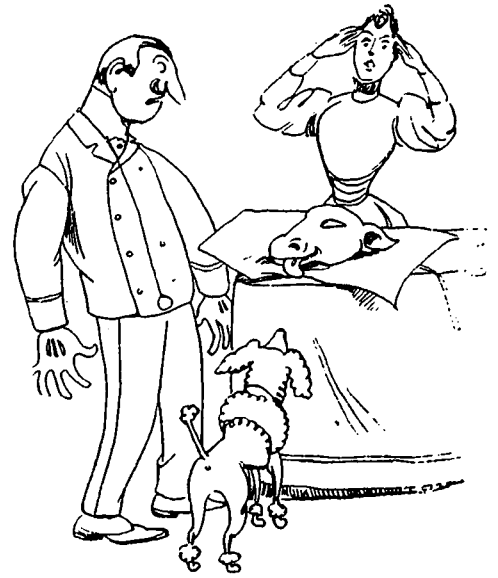
VII

De Quelboeck pense toutefois avoir été le jouet de son imagination, lorsqu'il voit son chien revenir avec le paquet, et il mérite une médaille d'honneur pour le sauveur de l'objet précieux.



VIII

Le discours fait le meilleur effet. Paula ne fut jamais si gracieuse....



IX

Jusqu'au moment où.... Horreur!

LES DUELS LÉGENDAIRES

A force d'être racontés, ces duels finissent par tuer les gens qui se portent bien ou qui sont morts tranquillement dans leur lit.

Nous n'essaierons pas de rétablir la vérité et d'ôter à ceux que ces récits émoionnent une illusion passée à l'état de croyance. Il y en a tant de braves gens qui se trouvent du courage en lisant les péripéties d'un combat singulier !

Mais, parmi les duels légendaires, — et en ces matières, la légende y est pour beaucoup, — nous en connaissons qui se sont déroulés simplement, noblement, sans souci du qu'en dira-t-on et de la presse qui, autre fois, se bornait à enregistrer la mort d'un adversaire sans s'arrêter aux formalités du procès-verbal, — et encore fallait-il que le malheureux succombât dans la zone d'information d'une gazette.

Parmi les duellistes redoutés, le général Fournier-Sarlovèze, natif de Sarlat, occupe certainement une jolie place.

Point n'est besoin de remonter à Jarnac, La Chataignerie, Sansac et François Ier lui-même pour retrouver des friands de la lame ou des fidèles du pistolet.

Le général Fournier, dont nous parlerons plus loin, était à l'époque, (1794), un brillant capitaine de hussards. Très chatouilleux sur le point d'honneur, agressif même, et doué d'une adresse remarquable aux armes, il n'avait pas tardé à se faire une réputation de duelliste dangereux. La ville de Strasbourg, où il était en garnison, vit éclore une querelle qui dura près de vingt ans. Nous en trouvons les diverses phases, fort pittoresquement décrites par le comte de Pontécoulant dans un journal du second Empire, il y a quelque trente ans.

Strasbourg reprochait à Fournier, toujours heureux dans ses malheureuses rencontres, de l'avoir privée de plusieurs de ses enfants pour de futiles motifs, et, surtout d'avoir tué, pour une frivolité, un jeune homme nommé Blumm, unique soutien d'une famille nombreuse, généralement aimée, et qu'il avait provoqué sans motif plausible, et tué sans aucune pitié. La mort de Blumm fut comme un deuil public.

Le jour des funérailles de Blumm, le général Moreau donnait précisément un grand bal auquel devait assister la haute bourgeoisie. Il fallait éviter une scène scandaleuse, qui n'eût pas manqué d'arriver entre des compatriotes, des alliés

GALANTERIE GRAND GENRE



La belle du quartier. — Avez-vous de la pierre bleue ?
L'épicier galant. — Mais vous n'avez pas besoin de cela, vous, avec de pareils yeux ! Vous n'avez qu'à regarder dans la cuvette, et c'est fait.

peut-être du pauvre malheureux tué et l'agresseur, qu'ils nommaient son meurtrier.

Le général Moreau chargea son aide de camp, le capitaine Dupont, depuis le général qui capitula à Baylen, de s'opposer à l'entrée du capitaine Fournier dans la salle du bal. Dupont se mit en faction dans un coin d'un des premiers salons, et, aussitôt qu'il aperçut Fournier, il s'approcha en lui demandant :

— Qu'est ce que tu viens faire ici ?

— Ah ! c'est toi, Dupont ? Parbleu ! Tu le vois bien, je viens au bal.

— N'as-tu pas honte de venir au bal le jour de l'enterrement du malheureux Blumm ?

— Ils diront ce qu'ils voudront, ça m'est bien égal... Ah ça, de quoi te mêles-tu, toi ?

— De ce qui occupe tous les esprits.

— Les esprits ont tort ; je n'aime pas qu'on fourre le nez dans mes affaires. Maintenant, laisse-moi passer.

— Tu n'entreras pas.

— Pourquoi donc ?

— Parce que tu vas t'en aller ; le général te fait donner l'ordre de rentrer chez toi.

— On me chasse ?

— Non, c'est une précaution.

— Sais-tu ce que c'est que d'oser mettre Fournier à la porte ?

— Fais-moi grâce de tes rodomontades et va-t-en.

— Ecoute, dit Fournier furieux, je ne puis me venger de ton général, c'est mon supérieur ; mais toi, tu es mon égal, tu as osé te mettre de moitié dans l'injure, tu la paieras tout entière ; nous nous battons.

— Ecoute, à ton tour, répondit Dupont. Il y a longtemps que tu m'ennuies ; tes façons de spadassin me

révoltent, et j'espère te donner une leçon dont tu te souviendras longtemps.

Fournier passa une mauvaise nuit, et, sans l'espoir de tuer Dupont, il se fût désespéré ; mais l'événement du combat ne fut pas ce qu'il espérait, car Dupont lui donna un énorme coup d'épée.

— Tu tires bien, dit Fournier en tombant.

— Pas mal, comme tu vois.

— Oui, mais, maintenant, je connais ton jeu ; tu ne m'y reprendras plus... et je te le prouverai aussitôt que je serai guéri.

— Tu veux donc recommencer ?

— Parbleu ! cela va sans dire.

En effet, après quelques semaines de soins, Fournier se trouva sur pied, en face de son adversaire, et, cette fois, ce fut lui qui donna un bon coup d'épée à Dupont, en lui disant :

— Tu vois bien que tu tiens la main trop basse pour arriver à la parade, et que, après avoir puré ton coup, j'arrive par contre... qui te met trois pouces de fer dans les côtes.

— Seconde manche ! s'écria Dupont. A bientôt la belle.

Fournier aurait bien voulu terminer la troisième au pistolet, mais Dupont revendiqua le privilège militaire, qui oblige les officiers à se battre avec leurs armes. Dupont fit bien de maintenir son droit, car l'habileté de Fournier au pistolet est devenue historique. Il avait habitude son domestique à tenir entre ses doigts une pièce de monnaie, qu'il enlevait, à vingt-cinq pas, à l'aide d'une balle. Et, souvent, les hussards de son régiment, qui passaient au galop en fumant leur pipe, voyaient leur " brûle-gueule " brisé entre les dents, sans se douter que c'était Fournier, qui, par malice, choisissait leurs pipes pour but.

La belle, puisqu'il faut la nommer ainsi, n'amena aucun résultat décisif : ils se donnèrent mutuellement un petit coup d'épée. Alors, ces deux excellentes têtes, contrariées de ce résultat négatif, convinrent de recommencer la lutte jusqu'à ce que l'un d'eux s'avouât vaincu et renonçât à la partie, et ils rédigèrent le petit traité suivant :

" 1^o Chaque fois que MM. Dupont et Fournier se trouveront à trente lieues de distance l'un de l'autre, ils franchiront chacun la moitié du chemin pour se rencontrer l'épée à la main ;

" 2^o Si l'un des deux contractants se trouve empêché par son service, celui qui sera libre devra parcourir la distance entière, afin de concilier les devoirs du service et les exigences du présent traité ;

" 3^o Aucune excuse, autre que celle résultant des obligations militaires, ne sera admise ;

LA PLUS DURE DES ÉPREUVES



Albert. — Vous n'êtes pas superstitieuse ? Eh bien, je vais vous mettre à l'épreuve.

Eugénie. — Ne vous gênez pas.

Albert. — Vous savez que je pars pour quatre mois de mission en Europe. A mon retour, voulez-vous m'épouser vendredi le 13 octobre prochain ?

DANS LA NOTE



Monsieur Alfred. — Je consentirais à passer le reste de ma vie à danser avec vous.

Mademoiselle Pin-mouche. — Prenez garde, ça vous coûterait cher de violons.

LES EMBARRAS DE LA FORTUNE



I
Coco est aussi heureux et libre que pauvre.



II
Tandis que pour Lolo noblesse oblige et empêche.

“ Le présent traité étant fait de bonne foi, il pourra être dérogé aux conditions arrêtées du consentement des parties.”

Ce traité reçut son exécution. Quand les deux fous pouvaient se joindre, ils se battaient, et la correspondance la plus extraordinaire s'engagea entre eux :

“ Je suis invité à déjeuner par le corps d'officiers du régiment de chasseurs à Lunéville, écrivait l'un d'eux ; je compte faire le voyage pour répondre à cette aimable invitation ; puisque tu es en congé dans cette ville, nous profiterons, si tu le veux, de mon court séjour pour nous donner un coup d'épée ”

Ou bien encore :

“ Cher ami, je passerai à Strasbourg le 5 novembre prochain vers midi. Vous m'attendrez à l'hôtel des Postes ; nous nous donnerons un coup d'épée.”

Quelquefois, l'avancement de l'un des deux duellistes entravait momentanément le cours régulier de leurs rencontres. L'article 3 du traité enjoignait le respect de la hiérarchie.

Nous trouvons une lettre de Fournier à Dupont :

“ Mon cher Dupont, j'apprends que l'Empereur, rendant justice à ton mérite, vient de t'accorder le grade de général de brigade. Reçois mes sincères félicitations au sujet d'un avancement que ton savoir et ton courage rendent naturel. Il y a pour moi un double motif de joie dans ta nomination. D'abord, la satisfaction d'une circonstance heureuse pour ton avenir ; ensuite, la faculté qui nous est rendue de nous donner un coup d'épée à la première occasion.”

**

La singularité de cette affaire, qui dura environ quatorze années, attira, dans le temps, l'attention publique. Dupont et Fournier observèrent strictement les clauses du traité. Ils portaient sur le corps de nombreuses cicatrices ; ils n'en continuaient pas moins à s'entrelarder avec passion, et le général Fournier disait parfois :

GOURMAND DE REPOS



Elle (avoir lourde de sommeil).—Mais, c'est dimanche ; pour quoi se lever si matin, quand tu travailles si fort toute la semaine !
Lui.—Eh bien, quoi ? Le dimanche, je n'ai rien à faire ; je veux en avoir le plus long possible à me reposer.

—Il est vraiment étonnant que moi, qui tue toujours mon homme, je ne puisse parvenir à occire ce diable de Dupont.

Il arriva une époque où le général Dupont reçut l'ordre de se rendre à l'armée des Grisons.

Dupont n'était pas attendu et aucun préparatif n'était fait pour le recevoir ; il n'y avait pas d'auberge dans l'endroit occupé par l'état-major.

Le général cherchait vainement à se caser, quand il aperçut devant lui un chalet dont les fenêtres brillaient de l'éclat d'un feu.

Dupont n'hésita pas à aller demander un abri et l'hospitalité à l'heureux habitant de la maison de bois. Il ouvre. Il entre. Un seul homme écrivant, assis devant un bureau ; au bruit de la serrure, il tourne la tête, et, reconnaissant l'importun qui vient de le distraire, il dit, avant qu'il eût franchi le seuil :

—Ah ! c'est toi, Dupont... Nous allons nous donner un coup d'épée.

—Parbleu ! je veux bien, dit Dupont à Fournier (car c'était lui).

Et ils mirent l'épée à la main.

Ce fut en ferrailant que la conversation s'engagea.

—Je te croyais employé à l'intérieur dit Fournier.

—Le ministre me place au 4e corps.

—Tiens ! comme cela se trouve ; j'y commande la cavalerie ! Alors, tu es arrivé depuis peu ?

—Je descends à l'instant de voiture.

—Et tu as tout de suite pensé à moi ; comme c'est aimable !

Enfin, l'épée du général Dupont, après avoir percé le cou du général Fournier, alla s'enfoncer dans la muraille.

—Sacrédié ! s'écria Fournier.

—Tu ne t'attendais pas à celle là ?

—Si. Du moment que j'ai lâché ma garde, je me suis vu percé. Mais c'est toi qui ne t'attends pas à ce qui va t'arriver.

L'un des interlocuteurs, durant ce petit dialogue, remplissait les fonctions de naturaliste, et l'autre celui de papillon.

—Eh bien, voyons, que m'arrivera-t-il ?

—Au moment où tu vas te retirer, je te flanquerai un coup dans le ventre, et je te tuerai.

—Je l'éviterai.

—Impossible.

—Je ne retirerai pas mon épée ; je te laisserai cloué jusqu'à ce que tu jettes la tienne.

—Sais-tu que cette position est désagréable ?

—Pour toi, surtout. Jette ton arme, je te donnerai la liberté.

—Non, je veux te tuer.

Heureusement que le bruit que faisaient les deux généraux amena des officiers, qui séparèrent les combattants.

**

Dupont, le plus raisonnable, réfléchissait parfois à l'absurdité d'une querelle vieille de plusieurs lustres et se demandait s'il ne ferait pas bien de tuer Fournier pour en finir. D'ailleurs, il allait se marier. Il se rendit un matin chez Fournier.

—Tu viens prendre jour pour un coup d'épée ! dit celui-ci en le voyant entrer.

—Peut-être bien. Mais, avant tout, causons. Ecoute : je vais me marier, et, avant d'entrer dans un état sérieux ; je veux en finir avec toi.

—Oh ! oh !

—Il y a dix-neuf ans que notre querelle dure. Je ne veux pas continuer un genre de vie qui chagrinerait ma femme ; je viens te proposer, en vertu de l'article 4 de notre traité, de changer de mode de combat et d'amener ainsi une dernière rencontre dont le résultat serait décisif. Nous nous battons au pistolet.

—Tu n'y penses pas, s'écria Fournier étonné.

—Je te sais fort et très adroit ; mais, pour égaliser les chances, voici ce que j'ai imaginé : un de mes amis possède, à Neuilly, un clos planté d'arbres ; ce clos est entouré de murs ; il existe deux portes, une à chaque extrémité ; nous conviendrons du jour et de l'heure et nous nous rendrons séparément au clos, armés de nos pistolets d'argen ; nous nous chercherons et ferons feu à volonté en nous apercevant.

—Tiens, c'est drôle.

—Cela te va-t-il ?

—Jeudi, à dix heures du matin, cela te va-t-il ?

—Oui ; ainsi, c'est convenu ; adieu, à jeudi.

Le jour et l'heure indiqués les trouvèrent exacts au rendez-vous.

Après être entrés dans le clos, les deux antagonistes se cherchèrent avec prudence, s'arrêtant à chaque pas pour écouter.

Ils avançaient lentement, leurs pistolets armés à la main, l'œil au guet, l'oreille attentive. Au détour d'une allée, ils s'aperçurent ; par un mouvement vif, ils se jetèrent derrière deux troncs d'arbres. Ils étaient dans cette position depuis quelque temps, quand Dupont se décida à agir. Il agita d'abord délicatement le pan de sa redingote en dehors du cercle protecteur de l'arbre qui le couvrait. Il avança la moitié du gras de son bras, qu'il retira aussitôt. Bien lui en prit, car une balle

UN INCENDIAIRE AUX ENFERS



Belzebuth.—Que pensez-vous de ce feu ?
L'ombre du nouvel arrivé.—Très réussi ! Grandiose ! Je suppose, naturellement, que le tout est bien assuré.

fit voler immédiatement un large fragment d'écorce.

Fournier avait perdu un coup.

Au bout de quelques instants, Dupont recommença la même manœuvre du côté opposé, et il enjoliva son idée en montrant le canon de son pistolet, comme s'il attendait, à son tour, l'occasion de faire feu, et, prenant son chapeau à la main droite, il le montra jusqu'aux bords ; aussitôt, le chapeau fut enlevé.—Heureusement que la tête n'était pas dedans.

Fournier avait donc perdu sa seconde balle.

Dupont alors sortit de son fort et marcha vers le tireur, qui l'attendait dans l'attitude d'un brave tel que lui. Arrivé à deux pas, il lui dit :

—Je puis le tuer, c'est mon droit et mon privilège ; mais moi, je ne sais pas tirer de sang-froid sur une créature humaine ; je te fais grâce de la vie.

—Comme tu voudras.

—Je t'en fais grâce, pour aujourd'hui, entendons-nous bien. Je reste maître de ma propriété, dont je te laisse la jouissance. Mais si jamais tu viens me chercher querelle, je te rappellerai que je suis légitime possesseur de deux balles spécialement destinées à être logées dans ton crâne, et nous reprendrons les choses au point où je les laisse aujourd'hui.

Et voilà la fin d'un duel qui commença en 1794 et qui ne se termina qu'en 1813.

(La France militaire.)

L'AMI DES BÊTES

Le petit Jean avait, comme tous les enfants, un nombre respectable de défauts ; mais en revanche, il avait une qualité qu'on ne saurait trop louer : il aimait beaucoup les animaux et ne les tourmentait jamais.

Il était orphelin et vivait avec son grand-père, un vieux médaillé de Sainte-Hélène qui avait offert ses deux jambes à la Patrie. La Patrie reconnaissante donnait au père Leroux 410 francs par an, — ce qui est à peu près une fortune en Auvergne.

Le petit Jean poussait comme une pomme en plein vent. Il avait une cage logeant quatre serins, un chat de gouttière, un cochon d'Inde qui sentait mauvais mais qui n'en était pas moins aimé ; une alouette qu'il avait ramassée dans un sillon blessée par un plomb de chasse ; un moineau tombé du nid, et deux poissons qui n'étaient pas rouges, mais ne s'en portaient pas plus mal, au fond du pot à confitures qui leur servait de rivière.

Jean avait baptisé sa famille. Les quatre serins s'appelaient Hoche, Marceau, Desaix et Kléber. Ces noms disent assez que leur parrain était le grand-père, lequel n'avait mis dans ce choix, croyez-le bien, aucune intention irrespectueuse à l'égard de ses héros favoris.

Le chat s'appelait Perdu, parce que Jean l'avait trouvé ; le cochon d'Inde s'appelait Rajah — encore une trouvaille du grand-père. L'alouette se nommait Chérie : c'était la préférée ; le moineau, Friquet, et les deux poissons, Roméo et Juliette, baptême imposé par le sabotier du pays, lequel, étant chantre à l'église, lisait le latin et savait beaucoup de choses.

Jean aurait dû être un heureux père de famille. Cependant quelque chose manquait à son bonheur. Il n'avait pas de chien. C'est qu'un chien c'est presque une personne ; cela ne se trouve pas aussi facilement qu'un moineau.

Jean avait longtemps rôdé aux alentours du village, mais il n'avait jamais rencontré que des chiens de connaissance qui auraient été réclamés aussitôt que pris.

Un soir de mai, Jean se promenait le long de la rivière, précédé de son cochon d'Inde, suivi de son chat ; Chérie perchée sur son épaule droite, Friquet sur la gauche.

Les serins et les poissons étaient restés sur la fenêtre du grand-père.

Au détour du chemin, l'enfant vit venir à lui une troupe de petits garçons qui tiraient sur une corde au bout de laquelle était un chien maigre, efflanqué, poussif.

— Qu'est-ce que vous allez faire de ce chien ? s'écria-t-il.

— Le noyer ! répondit le chœur des bambins. C'est le père Noirot qui nous a donné dix sous

pour cela. Il est trop malade et ne peut plus servir à rien.

— Attendez, dit Jean. Gardez vos dix sous et donnez-moi le chien ; je vous donnerai toutes mes billes.

Et il vida ses poches dans la casquette de celui qui semblait mener la bande.

Le méchant garnement les empocha et lui dit :

— Ce n'est pas assez ; donne-moi ton moineau. Il y a longtemps que j'en cherche un.

— Jamais ! cria Jean. Donne-moi le chien ou rends-moi mes billes.

— A l'eau, le chien ! crièrent alors les petits

mais ce chien n'est bon qu'à crever, mon pauvre Jean. Ce n'était pas la peine de déchirer tes habits.

— Oh, grand-père ! répliqua Jean, tu m'as toujours dit qu'il fallait se montrer obligeant même envers ceux qui ne pouvaient pas nous le rendre. On ne sait pas ce qui peut arriver.

L'invalidé sourit et caressa la tête du petit garçon :

— C'est vrai, mon enfant.

Et il chantonna son proverbe favori : " Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde, on a souvent besoin d'un plus petit que soi. " Tu as

bien retenu mes leçons, mon petit Jean ; grand-père est satisfait. Garde ton chien, mais soigne-le.

— Avec quoi ?
— Achète pour deux sous de goudron chez l'épicier et lave-le à l'eau de goudron ; il guérira peut-être.

Jean suivit ce conseil et, deux mois après, le chien était superbe et bien portant.

L'invalidé et l'enfant l'avaient appelé Bataille, le premier parce que ce nom faisait danser ses jambes de bois, le second en souvenir des horions mémorables qu'il avait donnés et reçus à propos du chien.

Toute la famille vivait en paix. Friquet et Chérie couchaient dans les poils de Bataille, Perdu disait domicile entre ses pattes.

Un beau jour, le grand-père mourut. On le trouva immobile dans son fauteuil, les yeux aux lèvres et les yeux grands ouverts au plafond. Il avait rêvé sans doute qu'on donnait, au Paradis, la revanche de Waterloo, et il était parti pour tirer sa dernière cartouche.

Jean pleura beaucoup ; le chien de même.

Après l'enterrement, le propriétaire de la mansarde dit au petit garçon.

— Je ne peux pas te garder, mon petit. Va falloir aller aux Enfants-Assistés.

— Est-ce qu'on prendra mes bêtes ?

— Sûrement que non, mon pauvre innocent. C'est déjà beaucoup

qu'on donne la pâtée aux mioches qui n'ont plus de parents.

Jean ne dit rien, mais, sournoisement, rentra dans la chambre du grand-père, prit la gage des serins, le pot des poissons, siffla tout son petit monde et sortit sans être aperçu.

Son plan avait été vite tracé.

— Voilà ce que nous allons faire, dit-il à Bataille. Nous marcherons tout autour de la France. Je chanterai la *Redingote Grise*, que mon grand-père m'a apprise ; tu seras chien savant ; je te montrerai à sauter pour la France ; les autres feront la ménagerie. Nous y gagnerons bien toujours notre pain. En route !

Et voilà la troupe sur le chemin, Bataille marchant devant, la queue en trompette ; Rajah fla-



Bataille surveille l'écuelle pour avoir sa part.

vauriens avec un rire féroce.

Jean fut pris d'un bel accès d'indignation. Il se souvint qu'il était petit-fils d'un Vieux de la Vieille, et tomba à bras raccourcis sur le groupe meurtrier. Ce fut un combat homérique, une mêlée de toutes armes. L'enfant prodiguait les coups de pied et de poing ; Perdu semait les griffades ; Chérie et Friquet les coups de bec. Force resta au bon droit ; les méchants battirent en retraite, abandonnant le malheureux toutou à moitié mort.

De peur que les bourreaux ne revinssent sur leurs pas, Jean se hâta de rentrer au logis, apportant, dans ses bras, son nouveau pensionnaire agonisant.

— En voilà une recrue ! s'écria le grand-père,

nant derrière en philosophe, et Jean entre eux portant sur lui le gros de l'armée.

En passant près de la rivière, l'enfant, le cœur serré, y jeta les poissons.

— Je ne suis pas sûr de pouvoir renouveler leur eau tous les jours, se dit-il. Il ne faut pas les faire souffrir pour mon agrément.

Ils marchaient ainsi depuis deux heures, lorsqu'ils avisèrent une jolie maison basse toute nichée dans la verdure. Une fontaine coulait dans un parterre avec un bruit argentin très agréable pour ceux qui ont soif.

C'était précisément le cas de la ménagerie et de son impresario.

— Nous pouvons bien toujours demander un peu d'eau, dit Jean à Bataille.

— Oui, pensa le chien.

L'enfant poussa la porte d'ajoncs qui fermait cette propriété rustique. Au même moment, un tricorne apparut sur le perron.

— Que veux-tu, petit vagabond ? demanda le gendarme de sa voix la plus imposante.

— Ciel, pensa le pauvre Jean, je suis perdu ! nous sommes tombés chez un gendarme !

Comme il pensait déjà à fuir, des cris perçants se firent entendre et la mère Colas, la femme du gendarme, traversa le jardin, courant après un chat qui emportait dans sa gueule un serin favori.

Jean oublia son propre danger :

— Psst ! psst ! Bataille ! attrape !

Le chien bondit sur le chat, qu'un taillis venait heureusement d'arrêter. Le matou furieux lâcha l'oiseau pour se défendre. Jean prit le serin meurtri et le passa à sa maîtresse désolée.

— Ne pleurez pas, madame, il n'est pas mort, dit-il. Vous le laverez avec de l'eau de goudron et il guérira, comme Bataille.

La brave femme, tout heureuse, remercia vivement le petit garçon.

— Ah mon Dieu ! lui dit-elle, où vas-tu comme cela avec toute la ménagerie ?

Jean rougit et regarda le gendarme qui, s'étant rapproché, l'observait.

— Pas devant le gendarme, madame !

— Ah, ah ! dit ce dernier ; il paraît que tu n'as pas la conscience tranquille !

Jean fondit en larmes.

— Je n'ai rien fait de mal, je vous jure ! balbutia-t-il.

— Et ton chien a sauvé mon serin, dit la bonne femme. Aussi mon mari va ôter son tricorne. Comme cela, il n'est plus gendarme, et tu peux nous raconter ton histoire.

Alors le petit Jean, blotti dans les jupes de l'excellente femme, raconta comment il fuyait pour ne pas être séparé de ses amis. Il les présenta l'un après l'autre, tandis que la mère Colas et son mari échangeaient des regards attendris.

— Tu es un bon petit garçon, dit enfin la brave créature. Et si cela te plaît, toi et tes bêtes, vous pouvez rester ici.

Ils y sont encore, mes amis. Jean est devenu le fils adoptif des époux Colas. Il grandit et fera, plus tard, un honnête homme et un brave gendarme.

En attendant, il aide aux soins du jardin, apprend à lire à l'école et, le soir, mange joyeusement sa soupe sur le pas de la porte dont il eut si peur, tandis que Bataille surveille Pécuelle pour avoir sa part.

Il y a bien droit, le brave chien, car c'est bien un peu lui qui est la cause du bonheur de son petit maître. Il a payé de son mieux la dette de reconnaissance envers l'enfant qui lui avait si bravement sauvé la vie.

Et le grand-père, là haut, qui, malgré la distance, voit tout sans lunettes, se frotte les mains en répétant :

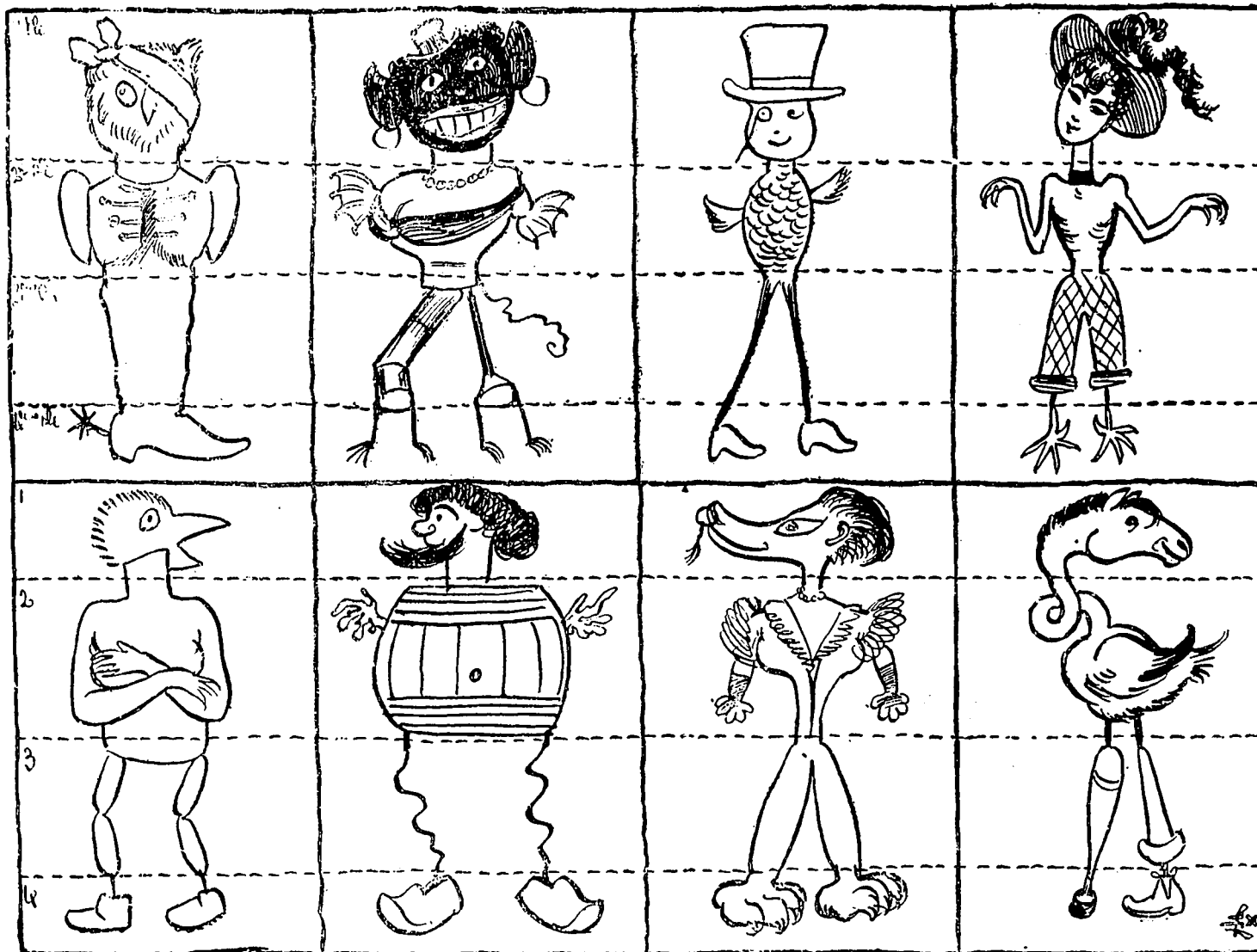
« Il faut autant qu'on peut obliger tout le monde ;

On a souvent besoin d'un plus petit que soi. »

B. DE L.

Ripans Tabules purify the blood.

LE JEU DES MONSTRÉS



Ce jeu de société ressemble au "Jeu des petits papiers", lequel, comme on sait, consiste à écrire une phrase sur une feuille de papier, à passer cette feuille sur une feuille pliée à un voisin, qui écrit à la suite une autre phrase, et ainsi de suite jusqu'au bas de la feuille.

On donne alors lecture de la page ainsi remplie de *coq à l'âne* involontaires et fort amusants.

Dans le "Jeu des monstres", c'est le dessin qui joue le seul rôle... et quel dessin ! plus il est abracadabrant, mieux il vaut.

Une première personne dessine une tête quelconque, d'ange, de femme, d'homme, de démon, d'animal, peu importe ; elle replie le papier, en ne laissant voir que le cou, figuré seulement par deux traits.

Elle passe alors le papier à la seconde personne, qui trace un corps quelconque dans les mêmes conditions d'indépendance fantaisiste ; celle-ci, plie, à son tour, le papier, et le passe à un troisième artiste, qui fait les jambes ; puis à un quatrième, qui fait les pieds.

Il résulte de ces collaborations multiples des êtres d'une réjouissante horreur, réunissant toutes les incohérences et toutes les disgrâces.

C'est là un jeu plein de surprises amusantes, et où triomphent les imaginations les plus fantaisistes.

FEUILLETON DU SAMEDI

LE ROI DES GUEUX

PREMIÈRE PARTIE

LE DUC ET LE MENDIANT

(Suite)

VI

RAMIRE DE MENDOZE

L'emphase qu'on met à prononcer certaines paroles en altère complètement la saveur.

Étant donné le petit discours de Ramire et le caractère connu du langage espagnol, plus d'un lecteur pourrait être tenté de croire que notre jeune cavalier, campé solennellement en face des courtisans, leur débita sa harangue de ce ton solennel, affectionné par tous les mauvais comédiens et par quelques orateurs passables. Il n'en fut point ainsi. Vous eussiez pilé ce bon Ramire dans un mortier sans en retirer un atome d'emphase; il était tout le contraire du comédien, il était simple, vif et franc. Tout en lui respirait la jeunesse et la brave bonhomie.

Il dit cela comme il le pensait, rondement et vaillamment.

Mais ne vous semble-t-il pas à propos de savoir un peu ce que c'était que ce beau garçon, arrivant à Séville en fraude de la sainte-hermandad, confondu, grâce à la nuit noire, avec les serviteurs de la duchesse de Medina-Celi ?

Pourquoi apportait-il dans cette opulente capitale son justaucorps de buffle, sa naïveté provinciale et l'épaisse fainéantise de son gros valet Bobazon ?

Il y avait entre la rivière Mabon et la chaîne de la Gala, au fond de l'Estramadure, une vieille mesure féodale, connue dans le pays sous le nom de château du Comte (alcala del Conde). Elle était habitée vers le commencement du siècle, par une famille d'hidalgos laboureurs du nom de Mendoze. De 1610 à 1620, les années de famine s'étaient succédé sans interruption dans l'Espagne du centre; il arriva que les Mendoze s'endettèrent et furent obligés de vendre la meilleure partie de leur petit patrimoine.

Les fils valides étaient à l'armée; il ne restait pour la charrette que les vieillards, les femmes et les enfants.

Les gens des villages voisins racontaient une singulière histoire; ils disaient que l'un de ces enfants, élevés pêle-mêle dans la famille du vieux manoir, n'appartenait point à la famille de l'hidalgo.

Ils disaient qu'une nuit, vers l'année 1620, deux voyageurs, un cavalier et une jeune femme, avaient frappé à la porte du château du Comte, où jamais l'hospitalité n'était refusée; car, ajoutaient-ils avec quelque raison, ce ne sont pas toujours les plus riches qui se montrent les plus secourables. Ces voyageurs venaient de Plasencia sur le Tage. La jeune senora semblait fort malade.

Au jour, le cavalier reprit sa route tout seul. C'était, au rapport de ceux qui faisaient ce récit, une fière tête de seigneur, froide et triste. Il prit son chemin par les montagnes qui bordent le Léon. Pendant qu'il gravissait les pentes, on le vit se détourner plus d'une fois et porter la main à ses yeux pour essuyer des larmes.

La jeune femme était morte dans la nuit. On lui creusa une tombe au cimetière de Cujo. Sur la tombe, il n'y eut que le nom qu'elle avait reçu au baptême: Isabel.

Mais, deux ans plus tard, le cavalier revint, et l'on trouva suspendu à la croix de bois, qui marquait la sépulture de la jeune femme, un petit médaillon d'argent contenant une mèche de cheveux noirs.

Sur le médaillon était gravé un écusson d'azur aux trois éperons d'or, avec cette devise: *Para aguijar à haron* (pour aiguillonner le paresseux). Au revers du médaillon, il y avait une banderolle gravée avec ce jeu de mots en langue latine: *Haro, hero ero* (je suis Haro, héros je serai).

Depuis on n'entendit plus parler jamais de ce cavalier.

Mais on se souvint d'autant mieux de l'aventure que, après la mort de la jeune femme, l'une des brus du vieil hidalgo Mendoze, qui venait d'être mère, partagea son sein entre deux nourrissons.

Quinze années s'écoulèrent. La mémoire de ces faits mystérieux est tenace dans les campagnes, seulement la confusion s'y met à la longue. L'opinion générale était que, parmi les nombreux adolescents qui grandissaient à la tour du Comte, il y avait un étranger. Personne n'aurait su lire lequel.

En 1737, lors du *mal noir* qui désola l'Espagne, l'hidalgo, sa femme et plusieurs de ses fils furent enlevés par l'épidémie. La croyance répandue un peu partout qu'une fois la mort entrée dans une maison, tout y passe, est bien plus populaire en Espagne, où la plupart des maladies prennent un caractère contagieux.

Quoiqu'il en soit, le proverbe eut cruellement raison. Cette forte et nombreuse famille fondit comme la gelée des nuits de printemps aux premiers rayons du soleil. Au commencement de l'année 1638, Ramire, qui venait d'avoir dix-sept ans, conduisit tout seul à sa dernière demeure sa mère, bonne et simple femme qui avait survécu à tous les habitants du château du Comte.

Ramire rentra sombre et découragé dans cette vaste demeure qui tombait en ruines. C'était un joyeux enfant, mais l'épreuve était trop forte. Quand il alluma sa lampe pour la première fois, le soir, dans la cuisine, où vieux et jeunes s'asseyaient autrefois autour de lolla podrida fumante, le cœur lui manqua. Il s'enfuit.

Jusqu'alors il avait eu pour mission de soigner les chevaux et de mener la charrue. Il arriva à Salamanque un dimanche au soir, et rencontra devant le portail de la cathédrale un jeune garçon de Quijo qui postulait la tonsure. Dès le lendemain, Ramire était étudiant à l'université de Salamanque.

Son camarade lui avait vanté les douceurs de l'état ecclésiastique, et notre pauvre ami, qui n'avait plus de famille, s'était décidé à se jeter dans les bras de la religion.

Salamanque était alors la plus illustre et la plus avancée des universités espagnoles. Parmi ses nourrissons elle comptait les personnages les plus éminents de ce siècle, et entre autres le comte-duc d'Olivarès lui-même. Le pouvoir royal la choyait, le saint-office lui accordait l'honneur de sa protection spéciale: étudiants et professeurs vivaient là comme coqs en pâte: ils étaient les maîtres de la ville.

L'enfance de Ramire avait été pieuse; mais il ne tarda pas à s'apercevoir du néant de sa vocation.

Ses goûts l'eussent porté volontiers vers la profession guerrière, et ses plus grands succès furent à la salle d'armes de maître Castorio, la première épée de l'ancien royaume de Léon. La poésie aussi l'attirait. Il passa trois années dans un grenier de la rue Concha, pâlisant sur les livres, vivant de rien et ne prenant d'autre plaisir que ses assauts à la salle d'armes.

Au bout de trois ans, il fut bachelier: grand honneur, maigre profit.

On le mit en demeure d'entrer dans les ordres. Il fit son petit paquet et revint au château du Comte.

Les crevasses de la vieille gentilhommière s'étaient élargies pendant son absence. La terre tombée en friche se couvrait de genêts. Ramire entreprit cette rude tâche de vivre seul dans ce trou.

La gaieté insouciant de son caractère le soutint: il avait des livres, il ensemena un petit coin de champ: il ne mourut ni d'enfer ni de faim.

Ce fut tout. Il avait deux voisins: un vieux pêcheur de la Mabon, nommé Bonifaz; et Bobazon, le tondeur de mérinos. Bonifaz était un philosophe, et Bobazon un homme d'argent. Pour les mœurs, l'Estramadure est un peu la Normandie de l'Espagne. Le paysan y est raisonneur et rusé. Bobazon, parfait balourd, mettait ses économies dans un pot, afin d'acheter un domaine. Il y avait dix ans qu'il thésaurisait: il possédait déjà de quoi emplir à moitié son bonnet de réaux.

Un jour que Bonifaz tendait son trauail à un coud de la Mabon, grossie par la fonte des neiges, il aperçut au travers des brousses de la rive son jeune voisin immobile et comme en extase.

Ramire était debout sur un tertre. Le vent faisait flotter ses longs cheveux sur ses épaules. Il avait cette attitude de l'homme qui s'est arrêté tout à coup pour contempler un objet digne d'admiration.

Bonifaz, curieux comme un philosophe, quitta ses filets et monta sur le tronç ébranché d'un saule. De là, dominant le bassin de la Mabon, il put suivre le regard du jeune bachelier et voir au lointain une cavalcade qui se perdait dans les bosquets de frênes au bas de la montagne.

—Holà! Mendoze! cria-t-il en riant.

Notre bachelier tressaillit de la tête aux pieds et se retourna, rouge comme une fleur de cactus.

Bonifaz reprit:

—Si tu la regardes encore une fois tu deviendras fou, voisin!

La cavalcade disparaissait sous bois. On distinguait encore cependant, parmi la foule des écuyers et des piqueurs, deux femmes vêtues de deuil.

Ramire descendit de son tertre. Il était maintenant tout pâle.

—Bachelier, lui dit Bonifaz, on a vu des bergers épouser des reines. Es-tu amoureux de la fille unique de Medina-Celi?

—Medina-Celi! répéta Ramire.

Il s'était avancé jusqu'au bord opposé de la rivière. Bonifaz avait repris ses filets.

Il dit en tendant la corde de son trauail:

—Il y a des choses plus surprenantes que cela dans nos romanceros. Une fois que j'allai jusqu'à Badajoz, je vis jouter une saynète qui avait ce titre: *Étre et paraître*. Cette jeune Isabel n'est peut-être pas plus Medina-Celi que tu n'es Mendoze, toi, voisin bachelier?

Ce philosophe Bonifaz s'exprimait parfois d'une façon peu compréhensible. Il aimait à poser des énigmes. Ramire voulut exiger une explication: ce fut peine perdue. Bonifaz le pria d'aller un peu plus loin, de peur d'effrayer son poisson.

Hélas! le philosophe avait dit vrai, Mendoze regarda encore une fois cette délicate créature, et il devint fou. Ses journées se passèrent à courir monts et vaux, afin de rencontrer la suite de la bonne duchesse, soit que celle-ci fit sa promenade quotidienne, soit qu'elle menât la chasse, monté sur son rapide genêt.

Ramire guettait la cavalcade: il se cachait

derrière les branches quand le galop des chevaux retentissait dans le sentier, et bien souvent, au fond de quelque fourré, cette charmante Isabel dut prendre sa prunelle ardente pour l'œil d'une bête fauve.

Il n'y avait dans les souvenirs du pauvre bachelier qu'une légende poétique : c'était la courte et lamentable histoire de cette jeune femme, morte au château du Comte et enterrée sous cette pierre qui portait pour inscription un seul nom : Isabel. La mère de Ramire, en mourant, avait suspendu à son cou ce médaillon chargé d'un blason inconnu, qui portait trois éperons d'or sur son champ d'azur, avec cette devise significative : "Pour aiguillonner la paresse."

Ce médaillon était un souvenir de famille. Ramire le gardait comme une relique de sa bonne mère. Le nom de cette pauvre étrangère dormant au cimetière voisin, Isabel, avait pour sa jeune imagination, je ne sais quel vague et religieux parfum.

Et voilà que justement la fille de Medina-Celi s'appelait Isabel !

Du haut de la tour demi-ruinée qui couronnait les débris de la demeure paternelle, Ramire voyait à l'horizon Penamacor. Il restait là souvent de longues heures, et il rêvait.

Qu'y avait-il sous ces obscures paroles du pêcheur : "Isabel n'est peut-être pas plus Medina-Celi que tu n'es Mendoze ?"

Ramire voulut connaître l'histoire de cette bonne duchesse qui, du sein de son exil, répandait ses bienfaits sur toute une contrée. Ses deux voisins n'étaient pas ce qu'il fallait pour l'instruire. Bobazon ne savait rien ; le philosophe Bonifaz avait coutume de parler seulement quand on ne l'interrogeait point, Ramire alla chercher ses renseignements ailleurs ; il entra dans les cabanes des tenanciers, il écouta les récits des veillées. Voici ce qu'il apprit :

Quand mourut le dernier roi, à la fin de l'année 1621, il y avait à la cour de Madrid un jeune seigneur destiné à la plus haute fortune par sa naissance et surtout par l'amitié que lui portait l'héritier de la couronne.

Hernan Perez de Guzman, duc de Medina-Celi, avait vingt-quatre ans. Il avait déjà fait ses preuves comme homme de guerre dans les campagnes de Flandres, et le feu roi l'avait jugé digne de représenter l'Espagne à la cour d'Angleterre. Philippe IV avait alors seize ans.

Il aimait, comme cela se pratique toujours, une des filles d'honneur de la reine mère : Eleonor de Tolède, belle entre les belles, et dont la fière vertu était au-dessus du soupçon.

En ce temps, un autre Guzman, car l'Espagne en compte par centaine, Gaspard de Guzman, qui fut plus tard le comte-duc d'Olivarès, était aussi un tout jeune homme.

Il commençait à s'insinuer dans la faveur de Philippe.

Sur sa route de favori, Gaspard de Guzman rencontrait un double obstacle : deux jeunes seigneurs, unis comme Oreste et Pylade, et dont l'amitié semblait inspirer au roi une irrésistible sympathie.

C'était d'abord don Louis de Haro, comte de Baniol, un peu plus âgé que Philippe, et qui avait été son menin favori ; c'était ensuite Hernan, duc de Medina-Celi, dont la fortune avait été grandissant depuis le début du nouveau règne.

Don Louis de Haro, allié du duc de Lerme, le favori du roi, entama franchement la lutte, et faillit renverser du premier coup la grandeur naissante d'Olivarès. Mais celui-ci développa d'une intrigue habilement ourdie, et obtint contre lui un arrêt de proscription.

Don Louis de Haro parcourut longtemps

les montagnes du centre avec sa jeune femme, Isabel d'Aguilar. Il devint le chef de la conjuration de *deservidores*, et fut fait prisonnier à Badajoz, deux ans après la mort de sa femme, tuée par la fatigue et le chagrin.

Son sort ultérieur resta un mystère. Les uns disaient qu'il s'éteignait dans un cachot, d'autres prétendaient qu'il avait pu briser ses chaînes, d'autres enfin affirmaient qu'un assassinat avait terminé sa vie.

Le jeune duc de Medina avait été pour le nouveau favori un rival encore plus redoutable : il avait au-dessus d'Olivarès le courage personnel, la science politique, un patrimoine immense, un nom illustre entre tous ceux de la noblesse espagnole.

Il fallait pour abattre celui-là une arme d'une trempe toute particulière. Olivarès chercha longtemps cette arme ; le hasard la lui mit un beau jour dans la main.

L'amour du jeune roi n'était pas heureux. La belle Eleonor de Tolède avait jusqu'à présent repoussé avec dédain toutes les attaques. Olivarès sentait chanceler son pouvoir ; il en était à chercher d'autres moyens, lorsqu'il découvrit tout à coup les motifs de la résistance d'Eleonor.

Eleonor aimait. Olivarès se reprocha de n'avoir pas deviné cela plus tôt. Il se mit en quête afin de jeter au moins son rival en pâture aux colères jalouses de Philippe IV.

Il trouva mieux qu'il n'avait espéré : c'était Hernan, duc de Medina-Celi. En présence de ce résultat imprévu, Gaspar de Guzman commanda cinquante messes à la chapelle Pauline de la cathédrale de Madrid, et s'arrangea de manière à perdre d'un seul coup son rival.

Le jeune duc de Medina-Celi, en effet, fut représenté comme un traître qui courait insolent sur les royales brisées, et don Bernard de Zuniga, secrétaire d'Etat, déclara contre lui un ordre d'exil à l'étranger.

Au premier moment, Olivarès n'en voulait pas davantage.

Il obtenait ce résultat d'éloigner à la fois de la Cour les deux amis, le duc de Medina-Celi et Louis de Haro, et de les mettre en outre dans l'impossibilité de se concerter pour lui livrer bataille.

Mais les circonstances se chargèrent de rendre sa victoire plus complète qu'il ne la souhaitait. Le jour fixé pour son départ, Medina-Celi força la consigne du palais et se présenta au roi pour déclarer qu'Eleonor de Tolède était sa légitime épouse. Ceci avait lieu en 1626. Isabel, fruit de cette union, avait un an. Le mariage, au dire de Medina-Celi, avait été tenu secret à cause de la reine mère, qui regardait Eleonor comme sa fille, et ne la voulait point céder, même à un époux. (A continuer.)

LE PARC AMHERST

LE SAMEDI se fait un devoir de recommander à ses lecteurs le parc Amherst. Il n'y a pas dans la ville de Montréal de plus beaux sites, et de places plus salubres. Pour la commodité des propriétaires, les tramway électrique se rend sur le terrain, et en moins de dix minutes, la personne la plus éloignée se rend chez elle. C'est vraiment une mine d'or pour ceux dont la bourse n'est pas bien garnie, car les prix sont des plus doux. Déjà un grand nombre de cottages superbes sont bâtis. Que nos lecteurs en prennent note.

Mme C. Bourque, No 1607 rue St-Jacques, Ste-Cunégonde, dit : "J'ai fait usage, dans ma famille, du Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette et certifie que c'est un remède tellement efficace que je crois devoir le recommander à ceux qui souffrent."

M. Arthur Morin, No 1493 rue St-Jacques, Ste-Cunégonde, dit : "Je souffrais beaucoup d'une bronchite depuis plus d'une année, et je certifie avoir été guéri par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

M. Gédéon Godon, No 1546 rue St-Jacques, Ste-Cunégonde, dit : "Mes deux fils étaient très malades de la grippe et même rendus presque à la dernière extrémité. Le révérend père Neveu, de la paroisse St-Gabriel, ayant instantamment recommandé le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette, ils en firent usage et furent bientôt complètement guéris par ce sirop merveilleux."

M. J. B. Robert, No 338 rue Delisle, Ste-Cunégonde, dit : "Mon bébé âgé de 3 mois, a été complètement guéri de la coqueluche par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

M. U. Lefebvre, No 118 rue Coursol, Ste-Cunégonde, dit : "Mon enfant souffrait très sérieusement de la coqueluche, rien n'avait pu le soulager. Il a été complètement guéri par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette."

Mme Siméon Doré, No 1545 rue St-Jacques, Ste-Cunégonde, dit : "J'ai été guérie de la grippe par le Sirop de Térébenthine du Dr Laviolette, et c'est maintenant le remède que j'emploie dans ma famille pour le traitement des rhumes et autres affections des voies respiratoires."

THEATRE - ROYAL

Séance commencant Lundi, le 17 Avril,
Après-midi et Soirées.

La Grande Compagnie Burlesque

— DE —

RENTZ - SANTLEY

■ Tout un essaim de jeunes et jolies femmes, Costumes magnifiques, Décors splendides, etc., etc.


Prix d'admission : 10c., 25c. et 30c.

Semaine Suivante : MASTER AND MAN.

VIN de VIAL

**TONIQUE
ANALEPTIQUE
RECONSTITUANT**

Le Tonique le plus énergique que doivent employer Convalescents, Vieillards, Femmes, Enfants débiles et toutes personnes délicates.



**AU QUINA
SUC DE VIANDE
PHOSPHATE de CHAUX**

Composé des substances absolument indispensables à la formation et au développement de la chair musculaire et des Systèmes nerveux et osseux.

Le VIN DE VIAL est l'association des médicaments les plus actifs pour combattre l'Anémie sous toutes ses formes, Chlorose, Phtisie, Dyspepsie, Gastrites, Age critique, Epuisement nerveux, Débilité résultant de la vieillesse, étiollement, longues convalescences et tout état de langueur et d'amaigrissement caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

Pharmacie J. VIAL, rue de Bourbon, 14, LYON. - Toutes Pharmacies.

Pilules de Noix Longues COMPOSÉES de McGale

RECOUVERTES DE SUCRE,

Pour la guérison certaine de toutes

Affections bilieuses, Torpeur du Foie, Maux de Tête, Indigestions, Etourdissements.

Et de tous les maux causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN
2123 RUE NOTRE-DAME
MONTREAL.

A. LEOFRED

(Gradué des Universités Laval et McGill)

INGENIEUR DES MINES.

Bureau principal à Québec.

Succursale à Sherbrooke; à Montréal, 17 COTE DE LA PLACE D'ARMES.

S'occupe de tout ce qui a rapport aux mines. 1 a-1 oct.



Nouveau métal pour palais; extra léger nouveau procédé pour blanchir et extraire les dents sans douleur.
DOCTEUR BROSSEAU,
25 av. 91 No. 7 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

A LIRE

LE PETIT FRANÇAIS ILLUSTRE hebdomadaire. — Abonnement, un an 7 francs. Librairie Armand Colin & Cie., 5 rue de Mézières, Paris.

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. — Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00. M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. — Écrire à M. E. Bouhaye, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinière. — Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Fauchon, directeur, 13 rue Cujas, New York: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., six mois, 10 frs. Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

CORDONNERIE. — Le plus intéressant, le plus lu, le mieux renseigné, le moins cher des journaux de cordonnerie, c'est le FRANC PAR LEUR, 57, boulevard St-Michel, Paris. — Spécimen franco sur demande.

LA CURIOSITÉ UNIVERSELLE (journal hebdomadaire). — Prix d'abonnement 12 frs. 30. No. 1 rue Rameau, Place Louvois, Paris, France.



L'EFFET DESIRE.

CARROLLTON, Co. GREEN, Ill., nov. 1888.

Je recommande fortement le Tonic Nerveux du Père Koenig à tous ceux qui souffrent du mal de tête autant que mon fils à souffrir durant 5 ans, car deux bouteilles l'ont complètement guéri.

M. MCGUIE.

UNE PREUVE EVIDENTE.

ORILLIA, ONT., CANADA, juin 1888.

Je fus attaqué d'épilepsie en novembre 1878. Demeurant alors à New York, j'y consultai les meilleurs médecins qui ne purent qu'arrêter la maladie; les plus honnêtes d'entre eux n'avaient qu'elle était incurable. Je fus contraint d'abandonner mes occupations et de retourner au Canada en 1888. J'ai depuis essayé d'innombrables remèdes et consulté quelque-uns des meilleurs médecins, sans aucun avantage jusqu'à ce que je fisse usage du Tonic Nerveux du Père Koenig, en 1888, et depuis cette époque je n'ai pas subi une seule attaque.

M. J. CLIFFORD.

GRATIS — 75 Lettres Importantes sur les Maladies Nerveuses sera envoyée gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Port-Vernoy, Ind., U.S.A., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.

A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

A Montréal, par E. Leonard, 113 Rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Remède infailible contre les Rhumes obstinés, la Toux, la Bronchite, la Consommation, l'Asthme, et toutes les Affections de la Gorge et des Poumons. Chaque bouteille contient 20 doses pour adultes, et ne coûte que 25 cents. En vente partout. Dépôt Général, PHARMACIE BARLIDON, 1763 RUE STE-CATHERINE, Coin de la Rue St-Denis.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

Strictement payable d'avance

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS LA PRESSE

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne par jour pour la semaine finissant le 1er Avril 1893

27,766

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montreal.

BREVAGE A LA MODE

LE CHOCOLAT MENIER est un breuvage à la mode. En avez-vous jamais fait usage? Adressez une carte postale à C. ALFRED CHOUILLON, MONTREAL, pour un échantillon et mode d'emploi.

REGULATE THE STOMACH, LIVER AND BOWELS, AND PURIFY THE BLOOD. A RELIABLE REMEDY FOR

Indigestion, Bloating, Headache, Constipation, Dyspepsia, Chronic Liver Troubles, Dizziness, Bad Complexion, Dysentery, Offensive Breath, and all disorders of the Stomach, Liver and Bowels.

Rheumatism, Sciatica, and other injuries to the muscles, can be cured by this. Pleasant to take, safe, effective, gives prompt relief.

Sold by druggists. A small bottle sent by mail on receipt of 1 cent. Address

THE SPANG CHEMICAL CO.
10 SPURGE STREET, NEW YORK CITY.

Demandez les Célèbres Boissons Gazeuses de

J. CHRISTIN & Cie

SPÉCIALEMENT LEUR FAMEUX

Cidre Champagne et Crème Soda

BUREAU ET ATELIER

149 Rue Sanguinet

25 sep. 93

ATTRACTION SANS PRECEDENT

Plus de Un Quart de Million distribué



LOTIERE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE

Incorporee par la législature pour des fins d'éducation et de charité, reconnue dans la constitution actuelle de l'Etat, en 1879, par une majorité écrasante du vote populaire, et devant continuer jusqu'en janvier, 1895.

Les grands tirages extraordinaires ont lieu semi-annuellement (*en Juin et en Décembre*), et les tirages à NOMBRE SIMPLE ont lieu dans chacun des autres dix mois de l'année. Tous les tirages se font en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Reputés depuis vingt ans pour l'intégrité de ses tirages et la promptitude de ses paiements.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements pour tous les tirages mensuels et semi-annuels de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons personnellement. Les tirages mêmes, et que ces tirages sont faits avec honnêteté, impartialité et bonne foi envers tout le monde; et nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec "fac simile" de notre signature dans ses annonces.

J. F. Early
M. A. Cabell
L. J. Villere

Commissaires.

Le Colonel C. J. Villere succède au Général Beauregard comme commissaire dans la surveillance de nos tirages Mensuels et Demi-Annuels. Le Général Beauregard choisit toujours Mr. Villere pour le remplacer lorsqu'il était obligé de s'absenter. M. Villere a déjà surveillé neuf mois de tirages.

Nous, sous-signés, banquiers et financiers, payerons tous les prix gagnés à la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos comptoirs.

R. M. WALMSLEY, President Louisiana National Bank
J. M. H. CONNOR, President State National Bank
A. BALDWIN, President New Orleans National Bank
CARL ROHN, President Union National Bank.

LE TIRAGE MENSUEL DE \$5 AURA LIEU

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, Nouvelle-Orléans, MARDI, 9 MAI 1893

Prix Capital - \$75,000
100,000 Billets dans la roue.

LISTE DES PRIX:

1 Prix de \$75,000, soit.....	\$75,000
1 Prix de \$20,000, soit.....	\$20,000
1 Prix de 10,000, soit.....	10,000
1 Prix de 5,000, soit.....	5,000
2 Prix de 2,500, soit.....	5,000
5 Prix de 1,000, soit.....	5,000
25 Prix de 200, soit.....	5,000
100 Prix de 100, soit.....	10,000
200 Prix de 50, soit.....	10,000
300 Prix de 30, soit.....	9,000
500 Prix de 15, soit.....	7,500

PRIX APPROXIMATIFS

100 Prix de \$100, soit.....	\$10,000
100 Prix de 60, soit.....	6,000
100 Prix de 40, soit.....	4,000

PRIX TERMINAUX

999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
999 Prix de \$20, soit.....	\$19,980
3,433 Prix se montant à	\$265,400

PRIX DES BILLETS

Billets Complets, \$5; Deux-Cinquième, \$2; Un-Cinquième, \$1; Un-Dixième, \$50c; Un-Vingtième, 25c.

PRIX DES CLUBS:

11 Billets Complets ou leur équivalent en fractions pour \$50.
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout.

IMPORTANT. Envoyez tout argent par l'Express à nos frais, pour tout envoi de plus de \$10 par semaine, pour lesquelles nous paierons tous frais, et nous paierons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants. Adressez: **PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans, La.**

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible. Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à toutes les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes des prix.

Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande tous les agents locaux, après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, *Franchis de port.*

N'OUBLIEZ PAS que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la COUËTE PREMIERE DES ETATS UNIS, UN CONTRAT AVEC l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, N'ENTRE EN EFFET QU'AU PREMIER JANVIER 1895.

En achetant un billet de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, assurez-vous que ce billet est daté à la Nouvelle-Orléans; que le prix est payable à la Nouvelle-Orléans; et que le dit billet est signé par le président **PAUL CONRAD** et qu'il est endossé par les signatures des généraux **J. A. EARLY** et **W. L. CABELL**, et du **COLONEL C. J. VILLERE**; ayant aussi les garanties de quatre banques nationales et de leurs présidents promettant payer tous les prix gagnés et présentés à leurs comptoirs.

Il y a tant de trucs inférieurs et malhonnêtes sur le marché, par des gens qui reçoivent de grosses commissions que ceux qui achètent des billets devraient être sur leurs gardes. Insistez pour que les agents vous vendent des *billets* de la *LOTIERE DE L'ETAT DE LA LOUISIANE*, et vous voudrez profiter des avantages immenses qu'elle offre au public.

Grande Sensation!

CHEVALIERS DU POIGNARD

MAGNIFIQUE ROMAN A BON MARCHÉ

15 CTS—SEULEMENT—15 CTS

17 CTS—PAR LA POSTE—17 CTS

Nous venons de mettre en brochure le grand feuilleton du jour **LES CHEVALIERS DU POIGNARD**, contenant 260 pages grand format, que **LE SAMEDI** vient de publier.

Hâtez-vous d'envoyer le montant, car le tirage est limité.

POIRIER, BESSETTE & CIE.,

516 RUE CRAIG, MONTREAL.

BELLE MUSIQUE A VENDRE

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX DE MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & Cie,

No. 516 Rue Craig, MONTREAL.

